

**Leonid Andreïev,  
Le Gouffre | Presse**

L'effroi est persistant dans les récits que proposent les éditions José Corti, groupés sous le titre de l'un d'eux, *Le Gouffre* : un emblème indiscutablement. Mais le recueil donne une vision nouvelle d'Andreïev, qui le fait aimer davantage. Une nouvelle traduction, trente-cinq histoires dans l'ordre où elles ont été écrites : l'accès à un univers complet, mental et sentimental.

Andreïev, c'est beaucoup plus qu'une œuvre attirée par l'angoisse du gouffre. C'est, jeté sur le papier, le pauvre cœur des hommes, pour reprendre un titre du Japonais Soseki (...).

Des enfants, des ivrognes humiliés et offensés. Une prostituée injustement accusée qu'un jeune avocat voudrait défendre, mais sa plaidoirie est nulle. Des étudiants désespérés, une jeune fille muette qui se tue, laissant son père hanté par le silence. On s'achemine vers les textes les plus macabres de Leonid Andreïev, comme *Le Mur*, avec sa horde de lépreux (...). Mais on ne peut pas dire qu'il y ait une progression vers l'absurde. Dès le début, le monde est personnifié, le mensonge s'insinue, la mort veille, la vodka est un monstre rampant. Dès le début, la folie et l'horreur rôdent. Tantôt la vie va, tantôt les démons dominent.

**Claire Devarrieux, *Libération*, 4 juin 1998.**

Andreïev, nihiliste russe. Imbibé de Schopenhauer et de vodka, Leonid Andreïev, expressionniste avant la lettre, porta à son paroxysme l'art de l'autodestruction (...).

L'impression qu'on retire à la lecture d'Andreïev : être englouti dans un gouffre, un gouffre noir, le gouffre de la mort, cette mort qu'il évoquait toujours avec la même délectation gourmande qu'il mettait à prononcer le mot «femme».

**Roland Jaccard, *Le Monde*, 3 juillet 1998.**

Andreïev explore les tréfonds de l'âme. Ses personnages sont fragiles, angoissés, déboussolés, troublés et troublants. La veine est tantôt réaliste, naturaliste, tantôt allégorique. D'aucuns voyaient en lui «le fils spirituel» de Tchekov, mais en infiniment plus sombre, plus triste. Mais, comme Tchekov, précisément, (...) Andreïev ne se départit jamais d'une profonde compassion pour les personnages qu'il met en scène.

**Jean-François Bouthors, *La Croix*, 3 août 1998.**